

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 20 (1970)

Heft: 1/2

Bibliographie: Anzeigen = Notes bibliographiques

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANZEIGEN NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

SCHWEIZERGESCHICHTE HISTOIRE SUISSE

Une nouvelle collection:

Questions d'Histoire. Paris, Flammarion. In-16.

Sous ce titre, et dirigée par Marc Ferro, Flammarion propose aux étudiants comme aux amateurs d'histoire bien posée et bien écrite une nouvelle série de «livres de poche» que leur petit format – et leur prix en proportion – rendent aisément accessibles. En quelque cent quarante pages, ils font le tour d'un problème que l'historiographie récente a su mettre en valeur. Chacun est l'œuvre d'un spécialiste reconnu – souvent auteur d'une thèse ou d'un livre plus étendu sur la question ou l'un de ses aspects. Un exposé, le plus souvent dense et précis, forme le corps de l'ouvrage. Choix de textes, discussion sommaire de thèmes controversés, guide bibliographique le complètent.

Pour présenter aux lecteurs de la Revue suisse d'histoire les premiers nés de cette collection d'autant plus opportune qu'elle est destinée à combler un peu le fossé entre spécialistes et grand public, nous avons fait appel aux compétences qui nous entourent, celles de Paul Rousset, Michel Vial et Jean-Claude Favez.

J. F. Bergier

PIERRE RICHÉ, *De l'éducation antique à l'éducation chevaleresque.* (1968), 126 p. – Les médiévistes connaissent et apprécient le beau livre de P. Riché. *Education et culture dans l'Occident barbare*, paru en 1962 (réédité en 1967). Dans ce petit ouvrage *De l'éducation antique à l'éducation chevaleresque*, M. Riché trace les grandes lignes d'une histoire de l'éducation du Ve au XI^e siècle, puis présente l'état de la question; enfin, dans une partie distincte, il donne en traduction des textes et documents dont la chronologie va de saint Augustin à Guibert de Nogent (malheureusement le texte original ne figure pas). On trouvera dans ce volume destiné à un large public des points de repère bien choisis sur l'évolution des méthodes d'éducation et d'excellentes pages sur le rôle joué par les monastères, et on lira avec plaisir ce que l'auteur

écrit sur la découverte de l'enfance par les moines, sur la pédagogie des bénédictins et, d'une manière plus générale, sur la culture monastique. Le titre de l'ouvrage prête à confusion. En fait l'éducation chevaleresque n'est pas traitée, l'exposé s'arrêtant au début du XI^e siècle. On souhaite que M. Riché s'attache un jour à décrire l'éducation du chevalier, de ce type d'homme encore mal étudié et qui marqua de son empreinte plusieurs siècles.

Genève

P. Rousset

ALBERTO TENENTI, *Florence à l'époque des Médicis : de la Cité à l'Etat*. 141 p.

— Alberto Tenenti a tenté — et réussi — un portrait de Florence entre la seconde moitié du XIV^e et la fin du XV^e siècle. Portrait dynamique, qui met en relief les forces d'évolution au sein de la grande cité toscane et de sa société. Portrait synthétique aussi, parce que, sans céder à la tentation des schémas faciles, A. Tenenti s'attache à fondre en un ensemble cohérent et vivant les conditions économiques, les tensions sociales, les structures institutionnelles et politiques, les valeurs artistiques et culturelles, les sentiments ou les attitudes religieux. Un texte serré et précis, où événements et dates ne manquent pas mais s'effacent volontiers derrière les explications structurelles, qui sont d'une grande clarté et d'une grande souplesse — dépourvues heureusement des rai-deurs scholastiques trop fréquentes dans ce genre d'essai.

Florence à l'époque des Médicis : c'est, avec la même plume, des problèmes aussi divers que la formation de l'Etat moderne, de la Commune à l'oligarchie des grands hommes d'affaires, à la «seigneurie» enfin, exercée en fait sinon en droit par les Médicis jusqu'à Laurent le Magnifique ; des antagonismes sociaux dépassés (depuis la révolte des Ciompi) entre un salariat nombreux mais inconscient et les couches supérieures qui tiennent, avec les leviers du pouvoir économique, ceux du pouvoir politique ; le problème aussi de la «Renaissance» : sans se référer explicitement à Jacob Burckhardt, A. Tenenti le prolonge, le complète et parfois l'affronte ; mais il n'échappe point tout à fait à la problématique du grand Bâlois.

Un choix de textes brefs mais suggestifs ; une courte discussion autour de quelques concepts, enfin une riche bibliographie complètent un livre plus substantiel et beaucoup plus important que ne le laisse penser son apparence de modeste brochure.

Zurich

J. F. Bergier

GUY BOQUET, *Théâtre et société : Shakespeare*. (1969), 141 p. — «Ce volume aborde un problème de l'histoire des civilisations : la naissance de l'œuvre de Shakespeare dans le contexte de l'Angleterre élisabéthaine et sa diffusion dans le temps et dans l'espace à travers des sociétés fondamentalement différentes...» Ces quelques lignes de présentation indique l'ambition de l'ouvrage : situer l'œuvre dans son temps, montrer comment elle en est le reflet, plus même le produit, quelles circonstances — économiques, politiques, sociales... — l'a rendue possible, si elle renforça ces circonstances ou s'y opposa, enfin faire voir comment et pourquoi cette œuvre, liée si étroitement à son époque a pu trouver une audience de plus en plus large, et jusque dans les sociétés les plus différentes de celle qui lui a donné naissance. Vaste projet

comme l'on voit, et qui met en appétit le lecteur. Mais ne reste-t-il pas quelque peu sur sa faim ?

Respectant les limites de la collection, l'auteur tente de faire tenir son propos en moins de 150 pages. Aussi opère-t-il, le plus souvent, par flashs successifs, où le brillant des rapprochements séduit plus parfois qu'il n'éclaire, et où l'ellipse tient lieu de développement. Si la méthode se révèle efficace dans l'analyse des drames historiques et des tragédies politiques rapportés aux événements dynastiques et à la pensée politique du temps, elle semble beaucoup moins probante pour le reste de l'œuvre, où l'auteur passe d'une analyse sociologique objective à une approche psychanalytique parfois bien subjective, sans éviter toujours, au niveau de l'expression, une préciosité qui, pour être dans la ligne de la nouvelle critique, n'est pas pour autant à coup sûr très signifiante, comme l'on dit dans la secte, quand elle ne se résout, trop souvent, en un galimatias prétentieux. Si les comédies c'est la fête «du monde vert de la forêt», «dramatisation de vieux rituels cosmiques et de mythes de la nature» (p. 43), dire des tragédies romanesques qu'elles «ont pourtant la structure ternaire signifiante des comédies, portant au paroxysme la phase de confusion sociale et sexuelle...» (p. 59) c'est alors assurément la fête chez Cathos et Magdelon.

Un historique, bref mais très documenté, de la diffusion de l'œuvre jusqu'à nos jours, une série de documents, dont à vrai dire on saisit mal le lien, l'exposé rapide et sans surprise des trop fameuses questions shakespeareennes, enfin une bibliographie d'autant plus utile qu'elle est sélective, complètent un ouvrage à la fois excitant et décevant, où les spécialistes ne trouveront peut-être pas réponse aux questions qu'ils se posent et où les néophytes trouveront certes beaucoup de questions qu'ils ne se posaient pas.

Genève

M. Vial

MARC FERRO, *La révolution russe de 1917*. (1967), 142 p.

ROBERT PARIS, *Les origines du fascisme*. (1968), 140 p.

CLAUDE KLEIN, *Weimar*. (1968), 142 p.

GUY PEDRONCINI, *Les négociations secrètes pendant la grande guerre*. (1968), 142 p. – Le volume de Marc Ferro offre une brillante illustration des intentions de la collection «Questions d'histoire» lancée par Flammarion. Le récit des faits suit la chronologie destinée à replacer l'événement dans le contexte géo-historique. L'auteur s'est tout naturellement inspiré de son ouvrage sur la révolution de février 1917, paru il y a deux ans, et dont nous avions dit à l'époque tout le bien que nous en pensions. A grands traits, mais sans rien sacrifier de l'essentiel, Marc Ferro résume la faillite de l'autocratie tsariste et analyse la position des divers acteurs, individuels et collectifs, que surprit la révolution de Février. Il relève avec soin la montée du bolchévisme et la radicalisation de la ligne bolchévique qui, à la fin de l'été, fait d'incontestables progrès devant l'impuissance, les hésitations et les compromissions des hommes de Février. Le coup d'Etat manqué de Kornilov se charge finalement de transformer ces progrès en un irrésistible élan. Devancés par les masses, mais radicalisant celles-ci, les bolchévicks sont ainsi aidés dans leur marche au pouvoir par l'incapacité du gouvernement provisoire à faire la révolution sociale, à signer la paix et à écraser le péril contre-révolutionnaire.

Ainsi, en un peu plus de cinquante pages, Marc Ferro ne se contente pas de résumer l'événement, mais il s'efforce d'en dégager aussi une explication. La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux documents, aux jugements des contemporains et à l'état de la question, complète utilement le récit événementiel. Dans l'état de la question, Marc Ferro fait rapidement le point de certains problèmes particulièrement brûlants comme les rapports entre les bolchévicks et les Allemands, le rôle de Trotski, etc... On regrettera ici seulement que la place lui ait manqué probablement pour consacrer une page à la question des nationalités, sujet qu'il connaît particulièrement bien.

Mais, tel qu'il est, ce volume offre bien au lecteur le plus grand nombre possible d'éléments pour nourrir sa réflexion, compte tenu du format et du nombre de page. Il constitue un instrument précieux pour toute personne, étudiant comme simple amateur, qui cherche un premier guide pour aborder l'étude de la révolution russe.

C'est également à un spécialiste connu, Robert Paris, auteur d'une histoire du fascisme en Italie, hélas toujours inachevée, qu'on a confié la rédaction du volume consacré aux origines du fascisme. Robert Paris analyse les conditions particulières du développement économique de l'Italie moderne avant de s'attarder à des origines plus superstructurelles du fascisme comme le nationalisme, le syndicalisme révolutionnaire et la réaction antipositiviste. Mais c'est la guerre évidemment qui constitue le premier chapitre de l'ascension musolinienne, et l'auteur l'étudie avec autant d'attention que la crise de la démocratie italienne des années 20, crise qui se déroulera par la marche sur Rome. Dans l'état de la question, Robert Paris expose quelques querelles d'interprétation qui dépassent le cadre du fascisme italien auquel il entend pourtant se tenir, pour toucher à l'ensemble des problèmes que pose le fascisme à la connaissance historique.

Weimar, de Claude Klein, est également une bonne réussite si l'on considère la gageure qu'il y avait à résumer en moins de cent pages le destin tragique de la première république allemande, et à donner les raisons essentielles de son échec. Certes, on regrettera que l'auteur n'ait pas mieux souligné tout ce qui reliait la république à l'Empire et qu'il n'ait pas fait une place plus importante aux problèmes économiques et sociaux. De même, on trouvera tout de même un peu sommaire la note consacrée à la constitution de Weimar dans l'état de la question. Le financement de Hitler, tel qu'il est abordé dans ce chapitre, est jugé d'une façon trop limitative également, car Klein oublie un peu rapidement que l'appui trouvé par les nazis chez certains industriels fait partie d'une politique générale du grand capital allemand envers la république. Mais, dans son ensemble, l'ouvrage constitue une bonne mise au point des recherches historiques actuelles, et une solide introduction à l'histoire contemporaine allemande.

Guy Pedroncini a choisi, lui, de parler des négociations secrètes pendant la grande guerre, des négociations gouvernementales pour être plus précis, à l'exclusion des contacts entre partis, syndicats, Eglises, etc... C'est donc naturellement autour de deux pôles que tournent ces contacts: recherche de nouveaux alliés dans les deux premières années du conflit, puis sondages de paix, notamment en 1917, avec la mission Sixte de Bourbon-Parme, les rapports Briand-Lancken, etc... Dans l'un et l'autre cas, qu'il s'agisse d'intensifier la guerre ou de chercher à faire taire les armes, les démarches entre-

prises officiellement ou officieusement nous éclairent sur l'un des aspects encore aujourd'hui les plus mystérieux et les plus controversés de la Grande guerre : les buts de guerre de chaque belligérant. Le livre de Guy Pedroncini vaut sur ce point par la clarté de son récit et la publication de documents inédits, tirés des Archives militaires françaises.

Genève

J.-C. Favez

FRIEDRICH TRAUGOTT WAHLEN, *Ist die Revision der Bundesverfassung eine Aufgabe unserer Zeit?* Zürich, Polygraphischer Verlag AG, 1968. 20 S. (Eidgenössische Technische Hochschule, Kultur- und staatswissenschaftliche Schriften, Heft 128.) – Dieses dünne Heft enthält den Vortrag alt Bundesrat Wahlen, den er am 2. Mai 1968 an der ETH Zürich gehalten hat zur Einleitung eines Seminars über die Totalrevision der Bundesverfassung. Die von reicher politischer und historischer Erfahrung geprägten Ausführungen enthalten in ihrem Mittelteil eine nützliche Zusammenstellung und Kommentierung der formellen und inhaltlichen Fragen, die sich bei der heute diskutierten Totalrevision der schweizerischen Bundesverfassung stellen. Wahlen betont, daß der unter seiner Leitung erarbeitete «Fragenkatalog» nicht als «bindende Wegleitung» für eine Revision gedacht ist, sondern daß im Gegen teil der «schöpferischen Initiative keinerlei Grenzen gesetzt» werden sollen. Der Verfasser ist sich aber bewußt, daß wir nicht mehr in «einer Zeit großer politisch-weltanschaulicher Auseinandersetzungen (leben), die in andern Geschichtsperioden zum Schwungrad des Handelns eines Volkes geworden sind». Daraus leitet er nicht, wie viele konservativ eingestellte Politiker, ein Argument gegen jeden Revisionsversuch ab, sondern konstatiert, daß heute so oder so der *Verstand* an die Stelle ehemals wichtiger Emotionen zu treten habe. Ein Verstand, der, getragen vom «Verantwortungsbewußtsein für das Ganze», uns zeigen soll, «wie wir als Glieder unserer pluralistischen Gesellschaft und als Staatsbürger diese Zeit des großen Umbruchs überstehen» und eine unbestimmte Zukunft bewältigen können. Die wichtige Rolle des Verfassers in der Revisionsfrage verleiht dem Heft besonderen dokumentarischen Wert.

Florenz

Hugo Bütler

CLAUDE LAPAIRE, *Schweizer Museumsführer*. Bern, Haupt, 1969. 256 S., ill. (2., überarb. Aufl.). – Dem Versuch, auf nur 207 Seiten sämtliche rund 380 öffentlich zugänglichen Museen und Sammlungen der Schweiz zu beschreiben, mag man vorerst mit einem gewissen Mißtrauen begegnen. Wie soll ein einziger verantwortlich zeichnender Verfasser kompetent durch archäologische wie durch naturhistorische Sammlungen führen, durch technische Ausstellungsinstitute so gut wie durch botanische und zoologische Gärten, durch Kunst-, Geschichts- und Völkerkundemuseen? Lassen sich die kostbaren Schätze der bedeutendsten Sammlungen (von denen nur der Zoologische Garten, das Naturhistorische Museum, das Kunstmuseum und das Antikenmuseum allein in Basel erwähnt werden könnten) wirklich auf wenigen Seiten zu-

sammenfassen? Und schließlich: muß ein solches Inventar nicht eher abschreckend als einladend wirken?

Der Benutzer des kleinen Werkes wird jedoch angenehm überrascht. Der Mut des Verfassers, aus der Fülle auszuwählen, verdient gerade in einer Zeit, die nicht nur auf technischem Gebiet dem Perfektionismus und der Vollständigkeit frönt, besonders hervorgehoben zu werden. Mit großem Geschick beschränkt sich C. Lapaire auf das wirklich Bedeutende und verleiht so jeder Sammlung ein besonderes, von ihm gezeichnetes Gesicht. Die Beschreibungen jedes Museums ist in der jeweiligen Sprache des betreffenden Ortes gehalten (mit Ausnahme der romanischen Sammlungen, die deutsch beschrieben werden). Sie nennt die genaue Adresse des Museums, seine Öffnungszeiten, den eventuellen Eintrittspreis und den zuständigen Konservator. Einem kurzen geschichtlichen Abriß folgt die knappe Darstellung des Ausstellungsgutes. Ausführliche bibliographische Hinweise führen den speziell Interessierten sofort weiter. Diesem eigentlichen Inventar sind zwei kurze Abhandlungen vorangestellt: «Zur Geschichte schweizerischer Sammlungen» und «Zur Architektur schweizerischer Museen»: spannend geschriebene, aufschlußreiche Beiträge zur Kulturgeschichte des 17.–20. Jahrhunderts.

Nur ein Wunsch sei im Hinblick auf die dritte Auflage geäußert (am Erfolg dieses für den Wissenschaftler wie für die breite Öffentlichkeit gleich nützlichen Werkes ist nicht zu zweifeln): Der Titel (*Museumsführer*) entspricht dem Inhalt des Buches nicht, das in der Einleitung treffender als «Verzeichnis» charakterisiert wird. Es wäre deshalb wohl richtiger, wieder zur Bezeichnung der 1. Auflage (1965): «Museen und Sammlungen der Schweiz» zurückzukehren.

Binningen

Jean-Paul Descoedres

LOUIS CARLEN, *Brig*, Bern, Haupt, 1968. 27 S., Abb. (Schweizer Heimatbücher 138.) – Der in Innsbruck als Professor der Rechtsgeschichte wirkende Oberwalliser hat seinem Land bereits das zweite Heimatbuch geschrieben. Galt der Band über das Goms einer ganzen Talschaft, so stellt Carlen dem Leser diesmal die kleine Stadt am Simplon vor, die ja zugleich Hauptort des Oberwallis ist.

Eine kurze geographische und namengeschichtliche Einführung leitet über zu einem ausgezeichnet fundierten geschichtlichen Exkurs in die Vergangenheit des Städtchens Brig. Dabei begegnen wir auf Schritt und Tritt dem Kenner der Ortsgeschichte, der Rechts- und Volkskunde und der so mannigfaltigen und großartigen Landesgeschichte. Es sind Gebiete, die Professor Carlen seit Jahren in ungezählten Aufsätzen einer weiteren Forschung zugänglich gemacht hat. Diese Vergangenheit wird im Heimatbuch Brig in einer schönen und von innerer Begeisterung getragenen Sprache wieder lebendig. Über die neue Zeit wird das Wesentliche gesagt, der Lauf des Jahres in anschaulicher Weise geschildert, und mit einem Blick über die Brücken, nach Glis und Naters und zu den Hängen des Briger- und Naterserberges hinauf, schließt dieses Heimatbuch. Mehr als 30 Bildtafeln, sorgsam ausgewählt, bedeuten dem Oberwalliser ein Stück Heimat, vielen aber eine schöne Erinnerung.

Solothurn

Rosemarie Gutzwiler-Hallenbarter

HUGO SCHNEIDER, *Schweizer Griffwaffen des 18. und 19. Jahrhunderts*. Bern, Haupt, 1968. 16 S., 16 Taf. (Aus dem Schweizerischen Landesmuseum 22.) – Schneiders vierter Beitrag in der bekannten Reihe hält sich im üblichen Rahmen. Die Einführung (S. 3–9), ein kurzer Abriß der Entwicklung von Degen und Säbel, behandelt die Zeit von 1700 bis 1867. Mit Recht wird darauf hingewiesen, daß die genannten Waffentypen mit der fortschreitenden Modernisierung der Handfeuerwaffen nur noch im Nahkampf eine gewisse Bedeutung hatten. Die zierlichen Spätformen des Offiziersdegens dienten zuletzt ausschließlich zu Legitimations- und Paradezwecken.

Die Tafeln und die ausgezeichneten Bildbeschreibungen bieten einen guten Querschnitt durch die behandelte Epoche. Der Waffenliebhaber wird wohl am ehesten am Waidmesser der Landoltschen Jäger (Abb. 7) – einer hochbegehrten Seltenheit – seine Freude haben. Mustergültig sind ferner die Beschreibungen der Ehrendegen von General Bachmann (Abb. 14) und Oberst Ludwig Denzler (Abb. 30). Sie zeichnen – was nur in den seltensten Fällen möglich ist – die Entstehungsgeschichte dieser Waffen nach. Für den Historiker stellt der kleine Führer eine solide Basis für eine schnelle Information dar.

Basel

Max Triet

ALLGEMEINE GESCHICHTE HISTOIRE GÉNÉRALE

GERHARD KÖBLER, *Bibliographie der deutschen Hochschulschriften zur Rechtsgeschichte (1945–1964)*. Göttingen, Zürich, Frankfurt, Musterschmidt, 1969. VIII/170 S. (Göttinger Studien zur Rechtsgeschichte, Sonderband.) – Die Bibliographie umfaßt über 2000 Titel zur romanistischen, kanonistischen und germanistischen Rechtsgeschichte. Sie gliedert sich in einen allgemeinen Teil, der Festschriften, Bibliographien, Urkunden- und Schriftenwesen, Volkskunde, Rechtsarchäologie, Rechtssprache, Münz- und Zahlenwesen und Literatur über die Universitäten zusammenfaßt. Der spezielle Teil wird unterteilt in Antike, Frühmittelalter, Hoch- und Spätmittelalter und Neuzeit; der Anhang bringt ein Verfasser- und Sachverzeichnis. Mit dem Einbezug der deutschen Hochschulschriften über die antike Rechtsgeschichte und einer stärkeren Berücksichtigung der Neuzeit geht Köbler weiter als die «Bibliographie zur deutschen Rechtsgeschichte» von Planitz und Buyken, zu der die vorliegende Bibliographie eine willkommene Ergänzung darstellt, um so mehr da die Planitz-Buyken-Bibliographie nur bis zum Jahre 1948 reicht und hauptsächlich die selbständigen Schriften über die Zeit von den germanischen Anfängen bis 1500 umfaßt.

Köbler verzeichnet die Hochschulschriften, besonders Dissertationen und Habilitationsschriften, von 41 deutschen Hochschulen. Er gibt jeweilen auch an, welcher Fakultät die Schrift angehört und, wenn die Arbeit bloß

maschinenschriftlich existiert, ob sie vervielfältigt ist und ob sie für den Austausch nur beschränkt bestimmt ist oder überhaupt nicht. Das sind für den Benutzer der Bibliographie wertvolle Hinweise. Über die Einordnung einzelner Titel zu diesem oder jenem Fachgebiet kann man in guten Treuen verschiedener Meinung sein. Gerade die Problematik einer (römischrechtlichen) Scheidung des Rechts in ein privates und öffentliches für das deutsche Mittelalter läßt diese Schwierigkeiten besonders in den Vordergrund treten. Wer sich mit ähnlichen Arbeiten befaßt hat, weiß welch heikle Fragen sich hier einem Bearbeiter stellen, und daß man diesem eine gewisse Freiheit einräumen muß. Köbler hat seine entsagungsvolle Arbeit gut gelöst und verdient dafür Dank. Die Beschränkung der Vornamen auf den Anfangsbuchstaben in einer Bibliographie empfinden wir als Mangel. Eine bibliographische Angabe ist nur dann vollständig, wenn auch der Vorname des Autors ausgeschrieben wird. Leider haftet dieser Mangel auch der im Erscheinen begriffenen, von John Gilissen herausgegebenen «Introduction bibliographique à l'histoire du droit et à l'ethnologie juridique» an.

Innsbruck

Louis Carlen

KARL F. STOCK: *Bibliographien, Sammelbiographien und andere bibliographische Hilfsmittel der Steiermark*. Bad Godesberg, Bundesforschungsanstalt für Landeskunde und Raumordnung, 1969. VII/91 S. (Berichte zur deutschen Landeskunde, Sonderheft 13.) – Wie die Landeskunde der Schweiz, so ist auch jene Österreichs bibliographisch verhältnismäßig gut erschlossen. Während aber hierzulande die Verzeichnung fast ausschließlich in gesamt-eidgenössischem Rahmen geschieht und neben Geisendorfs musterhafter «Bibliographie raisonnée» zur Genfer Geschichte nur für wenige Kantone periodische Bibliographien bestehen, deren Vollständigkeit und Regelmäßigkeit wissenschaftlichen Ansprüchen genügt, ruht in unserem östlichen Nachbarlande das Schwergewicht durchaus auf regionalen Bemühungen; denn auch die neuerdings inaugurierte «Österreichische historische Bibliographie» soll nicht die über, sondern in Österreich erschienene Literatur erfassen. Dieser Sachlage entspricht die Bezeichnung der vorliegenden Publikation im Untertitel als «Arbeit aus der Universitätsbibliothek Graz». Ungewohnt an ihr erscheint die Anordnung innerhalb der zwei Abteilungen «Bibliographien» und «Biographien» nach einem Alphabet weitgefaßter Schlagwörter und Formalbegriffe; beispielsweise folgen aufeinander: Wappenkunde, die Ortschaft Weiz, Wirtschaftsgeschichte, Zeitschriften und Zeitungen, Zoologie. Obschon der Bearbeiter als versierter Bibliothekar gewiß seine Gründe dafür gehabt haben mag, wäre eine systematische Gliederung, die auch Neuauflagen und Fortsetzungen zusammengestellt hätte, statt sie der streng chronologischen Reihenfolge zuliebe getrennt aufzuführen, wohl vorzuziehen gewesen, zumal für die Orientierung nach dem alphabetischen Prinzip durch das Register gesorgt ist. Die Titelaufnahmen selbst sind nicht nur mit aller Akribie erstellt, sondern durchwegs mit Annotationen über Umfang und Art der vorhandenen Bibliographien und gelegentlich sogar mit kritischen Bewertungen versehen. Insgesamt liegt eine höchst brauchbare Vorarbeit vor, und so wenig sie eine ausgeführte Bibliographie der Steiermark, die sich in

Vorbereitung befindet, zu ersetzen vermag, wäre doch zu wünschen, daß sie für möglichst viele unserer bibliographisch noch vernachlässigten Kantone Nachahmung fände.

Basel

Fredy Gröbli-Schaub

HEINZ-OTTO SIEBURG, *Grundzüge der französischen Geschichte*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1966. 185 S. – Unter dem ersten Dutzend lieferbarer Bände der Reihe «Grundzüge» der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft ist schon seit einiger Zeit Sieburgs wohl ausgewogener Abriß der französischen Geschichte greifbar. Gemäß dem mit dieser Reihe verfolgten Zweck, dem interessierten Laien oder Fachmann knappe Orientierungshilfen zu bieten, verzichtet der Verfasser auf die Ausbreitung stofflichen Details und konzentriert sich auf die großen Entwicklungslinien vornehmlich der politischen Geschichte. Er beginnt mit der Prähistorie und legt die welt-historische Bedeutung der Eingliederung Galliens ins römische Reich dar, betont aber, daß erst der Auseinanderbruch des Frankenreiches in die Teilstaaten Deutschland und Frankreich zum «Ausgangspunkt der französischen Geschichte im eigentlichen Sinne» (S. 15) geworden ist. Sieburg arbeitet die Konstanten französischer Geschichtsproblematik – das Verhältnis zum Deutschen Reich, zu England und zu Habsburg sowie das innerstaatliche Macht- und Spannungsverhältnis von Krone und Adel – in präzisen Formulierungen heraus. Der Leser findet also in dem schmalen Bändchen mehr als bloß handbuchartig aufgereihte Fakten der französischen Geschichte. Die geistesgeschichtlich bedeutsamen Impulse, die von Frankreich ausgingen und ausgehen, treten in ein paar geschickt eingefügten Seitenblicken wenigstens in ihren Umrissen hervor. Wirtschafts- und Sozialgeschichte, denen in der heutigen Forschung starkes Gewicht beigemessen wird, bleiben hingegen so gut wie unberücksichtigt. Auf Literaturhinweise verzichtet der Verfasser weitgehend (nur die wörtlichen Zitate sind belegt); er kann aber auf die in den Sonderheften der HZ erschienenen Literaturberichte verweisen, darunter seinen eigenen von 1965.

Florenz

Hugo Bütler

PAUL OSKAR KRISTELLER, *Der italienische Humanismus und seine Bedeutung*. Basel und Stuttgart, Helbing & Lichtenhahn, 1969. 35 S. (Vorträge der Aeneas-Silvius-Stiftung an der Universität Basel, X.) – Diese klare und inhaltsreiche Studie leistet einen wertvollen Beitrag zum Verständnis des Humanismus. Kristeller sieht in dem italienischen Humanismus eine bedeutende geistige Bewegung, die das Denken der eigenen Zeit und der Folgezeit nachhaltig beeinflusst hat. Zu den Leistungen des italienischen Humanismus gehören zunächst die Reform der Schrift und die Belebung der klassischen Philologie (vor allem des Griechischen). Der italienische Humanismus fand sodann Eingang in alle westeuropäischen Länder und ließ einen einheimischen Humanismus entstehen. Alle Gebiete des geistigen Lebens wurden mehr oder weniger vom Humanismus beeinflußt: die Kunst, die Naturwissenschaften und Medizin, die Rechtswissenschaft, die Theologie und Philosophie. Überall fand man Schriften der Antike, deren Inhalt man noch nicht völlig

verarbeitet hatte, und erst nach der Mitte des 16. Jahrhunderts wuchs Europa in den Naturwissenschaften über die Antike hinaus.

Kristeller hat, namentlich in seiner Untersuchung der Wirkung des Humanismus auf die Philosophie, wesentliche Elemente des Humanismus kenntlich gemacht, so daß seine Studie vielleicht doch über eine «provisorische Übersicht» hinausgeht. Seine Forderung jedoch, daß das mühevolle Quellenstudium für einen Fortschritt in der Erforschung des Humanismus unentbehrlich bleibt und kompromißlos verteidigt werden muß, verdient gleichwohl mit Nachdruck hervorgehoben zu werden.

Bregenz

Karl Heinz Burmeister

KARL BOSL, *Franken um 800. Strukturanalyse einer fränkischen Königs-provinz.* 2., erw. Aufl. München, Beck, 1969. XII + 210 S., Kart. – C'est surtout grâce aux sources très riches de l'abbaye de Fulda que M. Bosl a pu construire son analyse du centre de l'Austrasie carolingienne. La région envisagée est celle où s'exercent les influences de l'évêché de Würzburg et de l'abbaye de Fulda principalement. L'ouvrage, dont nous avons ici la deuxième édition, est de conception moderne. Il s'agit essentiellement d'une analyse du pouvoir et des structures sociales dans la province considérée, accessoirement des problèmes économiques. Un premier chapitre pose les problèmes et démontre la valeur de la représentation cartographique : l'ouvrage est en effet complété par une carte sur laquelle sont reportés tous les lieux étudiés, avec indication du seigneur ecclésiastique (Fulda, Würzburg, etc.) auquel ils ressortent et du district (Gau) dont ils font partie. La question de la colonisation et de l'organisation du pays, dont dépendra plus tard la propriété de la terre, est ensuite examinée, en particulier à l'aide de la toponymie.

Le corps central du travail consiste en une analyse poussée des classes sociales. D'abord les classes inférieures, où l'on trouve des libres et des non-libres, ces derniers distingués en prétendus «libres du roi» (qui ne le sont pas ou plus, puisque l'on peut disposer d'eux pour des donations ; cette catégorie est à rapprocher des *arimanni* lombards) et en serfs, casés ou non. Puis les «nobles», parmi lesquels l'auteur distingue les grands propriétaires terriens de la province, qu'il parvient à regrouper en familles ou souches (à ce propos, on regrettera que M. Bosl n'ait pas résumé ses conclusions en quelques tableaux généalogiques) et dont il montre le groupement des possessions. Enfin l'aristocratie «royale» carolingienne, comtes, évêques ou membres de la famille royale ; les monastères privés (*Eigenklöster*) retiennent alors particulièrement notre attention. Deux notes, sur les diocèses et leurs frontières et sur le palais royal de Salz, terminent la partie descriptive de l'ouvrage. Un catalogue des lieux de l'Austrasie centrale mentionnés dans les chartes avant 830, comprenant identifications, dates, diverses orthographies anciennes et références aux publications, complète le texte et la carte annexe.

L'ouvrage de M. Bosl, qui est déjà une somme en soi, permettra, nous n'en doutons pas, de nouvelles et fructueuses recherches sur l'Austrasie et d'utiles comparaisons avec d'autres régions, même moins favorisées quant à la quantité des sources.

Genève

Jean-Etienne Genequand

Carolingian Chronicles. Royal Frankish Annals and Nithard's Histories. Translated by BERNHARD WALTER SCHOLZ with BARBARA ROGERS. Ann Arbor, Michigan, USA, The University of Michigan Press, 1970. X + 235 p., Maps. – Les deux textes présentés ici en traduction anglaise (mais sans l'original latin) ont été choisis comme représentatifs de l'histoire et de l'historiographie carolingienne, dont ils couvrent environ un siècle (741–843). Ils sont présentés par le traducteur dans une introduction brève, mais parfaitement au courant des travaux récents sur le sujet. L'annotation éclaire pertinemment le texte. Quant à la version suivie pour les Annales royales, c'est la rédaction originale (autrefois dite *Annales Laurissenses majores*) ; la rédaction révisée (anciennement *Annales Einhardi*) est donnée lorsqu'elle apporte des détails supplémentaires ou des variantes autres que textuelles. Dans la traduction de Nithard, il faut mettre le lecteur en garde contre quelques erreurs de dates: en particulier le 16 des calendes de mars donne le 14 février, non le 16 (p. 161). En bref, nous avons là un livre bien fait et bien présenté, mais nous ne savons que penser de l'utilité d'une telle traduction sans le texte original.

Genève

Jean-Etienne Genequand

Die Register Innocenz' III. 1. Bd., 1. Pontifikatsjahr: *Indices.* Bearb. von ALFRED A. STRNAD, Graz-Wien-Köln, Böhlaus Nachf., 1968. 92 S. (Publikationen der Abteilung für Historische Studien des österreichischen Kulturinstituts in Rom, II. Abt., Quellen, I. Reihe.) – Die Texte des ersten Jahrgangs der Papstregister erschienen 1964. Von dem Plan, erst der Gesamtedition einen Registerband beizugeben, kamen die Herausgeber ab und wollen nun, wohl zum Vorteil der Wissenschaft, zu jedem Einzeljahrgang besondere Verzeichnisse erstellen. Da Indices das erschlossene Quellenmaterial eigentlich erst richtig zugänglich machen, wird jeder Benutzer der Register für das schmale Bändchen dankbar sein, das unter der Leitung von A. A. Strnad für den ersten Jahrgang vorgelegt wird. Es enthält je ein Verzeichnis der Briefanfänge, der Bibelstellen, der Dekretalen aus den Briefen und der Empfänger. In diesem letzteren kommt auch der Papst selbst viermal vor. Vor dem Verzeichnis der Datierungsorte steht das ausführliche Namenregister, das sowohl durch seine geschickte Anordnung wie durch seine äußerste Zuverlässigkeit besticht. Dazu kommt noch eine Reihe von Nachträgen und Berichtigungen, die auch die Ergebnisse der Rezensionen, so auch jene in dieser Zeitschrift (15, 1965, 524/526), verarbeiten. Ein rascher Fortgang des großen Unternehmens liegt, das zeigt schon der Streubereich dieser Indices, im hohen Interesse der europäischen Geschichtswissenschaft.

Gröbenzell/München

H. Tüchle

Lehnrecht und Staatsgewalt im deutschen Hochmittelalter. Eingel. und zusammengest. von WERNER GOEZ. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969. 64 S. (Historische Texte/Mittelalter, 11.) – Von den handlichen historischen Texten wurden schon mehrere Hefte mit Vergnügen angezeigt. Der vorliegende über das Lehenwesen im Hochmittelalter umfaßt Texte zwischen 1037 und 1299, wobei sich die Sammlung mit wenigen Ausnahmen auf

deutsche Quellen beschränkt und die Rechtsbücher ausspart. In dieser Beschränkung vereinigt das Heft alles wichtige, worunter sich auch weniger bekannte Stücke befinden. Die heutige Schweiz ist mit drei Urkunden vertreten. Ohne weiteren Raum zu beanspruchen, wäre es aber möglich gewesen, jene Texte hervorzuheben, die in Handschriften und frühneuzeitlichen Drucken des Corpus juris civilis zumeist in den libri feudorum Aufnahme gefunden haben und damit weit über ihre Zeit wirksam gewesen und geblieben sind, was für ihre Beurteilung nicht unwichtig ist. Diese Lücke läßt sich leichter schließen als die wünschenswerte Ergänzung mit lehenrechtlichen Texten außerhalb des deutschen Sprachgebietes. Es ist zu hoffen, daß der Herausgeber ein entsprechendes Bändchen folgen läßt.

Basel

Karl Mommsen

Quellen zur Entstehung der Landesherrschaft. Eingel. und zusammengest. von HANS PATZE. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969. 90 S. (Historische Texte/Mittelalter, 13.) – Die seit 1965 erscheinende Quellensammlung «Historische Texte» ist in der Mittelalter-Reihe erfreulich rasch auf 13 Hefte angewachsen (vgl. SZG 19, 1969, S. 496f. und 744f.). Das vorliegende Heft umfaßt 32 Quellentexte, darunter 11 Verleihungen von Königen und Päpsten sowie 21 Stücke, die die Aktivität des Adels bei der Begründung und dem Ausbau der Landesherrschaft illustrieren. Die Auswahl wurde stärker unter verfassungsrechtlich-exemplarischen als unter historisch-dynamischen Gesichtspunkten getroffen, um möglichst alle wesentlichen Elemente der Landesherrschaft vorzuführen. Die Texte sind daher aus ganz verschiedenen Territorien genommen, der nord- und mitteldeutsche Raum überwiegt, aber auch aus den rheinischen Territorien sowie aus Bayern und Tirol werden Beispiele gebracht. Zeitlich reicht die Auswahl vom 11. bis zum 15. Jahrhundert, wobei das 13. und 14. Jahrhundert naturgemäß dominieren. Bei einer derart kleinen Auswahl aus einem so großen Themenkreis läßt sich natürlich immer über die Auswahl streiten. Das «privilegium minus» von 1156 hätte doch wohl aufgenommen werden sollen, auch wenn es bereits in Heft 11 abgedruckt worden ist. Da es sich bei den «Historischen Texten» um Quellenhefte für Seminarübungen handelt und jedes Heft eine in sich geschlossene Thematik umfaßt, läßt sich der wiederholte Abdruck einer bestimmten Quelle in mehreren Heften durchaus rechtfertigen. Grundsätzlich wäre überdies zu fragen, ob die einzelnen Hefte im Interesse der praktischen Seminararbeit in Zukunft nicht umfangreicher werden sollten.

Konstanz

Peter Eitel

ARNO BORST, *Geschichte an mittelalterlichen Universitäten*. Konstanz, Universitätsverlag, 1969. 45 S. (Konstanzer Universitätsreden, 17.) – Im Dezember 1968 hielt Arno Borst seine Antrittsvorlesung an der Universität Konstanz; sie liegt hier in überarbeiteter Fassung vor. Als Skizze einer geplanten größeren Publikation schildert ein erster Teil «die Stellung der Geschichte in der Theorie der Wissenschaften, am Modell Paris ... Im zweiten Teil bietet Bologna das Muster einer praxisbezogenen Körperschaft, der die Geschichte unreflektiert als Waffe diente» (S. 8). Die in einem glänzenden Stil

geschriebene Studie enthält über sechzig hochwissenschaftliche Anmerkungen, zahlreiche Literaturhinweise, Angaben über die Person und die Arbeiten des Verfassers und ist geschmückt mit dessen streng blickendem Bild, hinter dem man nicht einen so witzig und oft humorvoll schreibenden Gelehrten vermutete.

Neuallschwil/Basel

Ernst Ziegler

LUCAS HEINRICH WÜTHRICH, *Spätgotische Tafelmalerei (1475 bis 1520)*. Bern, Haupt, 1969. 20 S., 16 Bildtaf. (Aus dem Schweizerischen Landesmuseum, Heft 23.) – Das typographisch gut gestaltete Heft behandelt einige der qualitativ besten und künstlerisch interessantesten Tafelbilder aus der beträchtlichen Zahl spätgotischer Altarflügel des Schweizerischen Landesmuseums. Der Verfasser gibt einen Überblick über die Geschichte des Flügelretabels in der Schweiz (außer Romandie) und erklärt Einzelteile und Aufbau anhand einer Skizze. An den allgemeinen Text schließen sich Literatur und Legenden zu den 16 Tafeln. Die durchschnittlich 30 Zeilen zu jedem Bild bieten knappe ikonographische und kunsthistorische Erläuterungen.

Neuallschwil

Hans Kälin

A Parisian Journal. 1405–1449. Translated from the Anonymous «Journal d'un Bourgeois de Paris», by JANET SHIRLEY. Oxford, Clarendon Press, 1968. In-8°, XI-418 p. – C'est d'après une transcription personnelle du manuscrit du Vatican que Mme Shirley a traduit en anglais le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, bien connu des médiévistes. Une étude scrupuleuse des manuscrits de Paris, d'Oxford et du Vatican a en effet convaincu Mme Shirley que celui du Vatican était de loin le meilleur, et que les lacunes dénoncées jadis par Tuetey ne provenaient pas du manuscrit lui-même, mais de la transcription exécutée pour le compte du même Tuetey et non collationnée par lui.

On peut évidemment regretter de ne pas trouver ici, en face de la traduction anglaise, ce texte original enfin complet. De toutes manières, les notes de Tuetey demeurent irremplacées, et Mme Shirley leur rend justice. Mais on consultera avec profit l'introduction fine et documentée, les listes de monnaies et d'unités de mesure et les cartes qui complètent heureusement cette traduction. Peut-être Mme Shirley pêche-t-elle par excès de prudence en taisant le nom de Chuffart, que nous aurions au moins mentionné au terme d'un examen, qui est fort bien mené, des indices d'identification du prétendu Bourgeois. Nous ferons aussi une réserve sur la conception de l'index: une mention de l'hôtel d'Armagnac, par exemple, est indexée au mot «Hôtel», mais non au nom «Armagnac». Cela dit, cette édition rendra les plus grands services aux historiens de langue anglaise, et ne pourra être ignorée des historiens de langue française.

Paris

Jean Favier

Toleranzedikt und Bartholomäusnacht. Französische Politik und europäische Diplomatie 1570–1572. Eingel. und hg. von ILJA MIECK. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1969. 87 S. (Historische Texte / Neuzeit 8.) – Die Texte

wollen die Bartholomäusnacht nicht als vereinzeltes Geschehen in der konfessionellen Auseinandersetzung des 16. Jahrhunderts, sondern in ihrer Verflechtung in der französischen Europapolitik der Jahre 1570–1572 verstehen lehren. Ausgangspunkt ist das Edikt von 1570, das den Hugenotten relative Duldung gewährte, dessen Auswirkungen aber bald in das Kraftfeld der antispanischen Politik gerieten. Es folgen Auszüge aus Akten, Memoranden und Gesandtschaftsbriefen, in denen der wachsende Einfluß Colignys auf Karl IX. sichtbar wird. Höhepunkte bilden in diesem Teil die Rede des Admirals, die zum flandrischen Krieg aufforderte, ein klassisches Dokument einer aktiven, ideologisch untermauerten Politik, und das Gegenstück, die Denkschrift Morvilliers', der vor dem Kriege warnte, eine vorsichtig-nüchterne Bestandesaufnahme der innen- und außenpolitischen Kräfte Frankreichs wenige Tage vor der Bartholomäusnacht. Der dritte Teil bringt Memoiren von Persönlichkeiten, die den Ereignissen nahestanden. Unter ihnen ragt der «Discours du Roy Henri III des causes et motifs de la Saint-Barthelemy» hervor. Hier wird einer der Kernpunkte der französischen Politik, der unbeständige Charakter des Königs (Henri III nennt es «une soudaine mutation et une merveilleuse et estrange metamorphose au Roy») klar ersichtlich. Unmittelbare Äußerungen zu den Geschehnissen des 24. August sind mit Ausnahme der Protokolle der Pariser Stadtbehörde vom Vorabend bewußt weggelassen; es sollten nur die vielfältigen treibenden Kräfte, die zum furchtbaren Ausbruch in Paris führten, aufgezeigt werden.

Roggwil

E. G. Rüsch

ERNST-ALBERT SEILS, *Die Staatslehre des Jesuiten Adam Contzen, Beichtvater Kurfürst Maximilian (sic!) I. von Bayern*. Lübeck und Hamburg, Matthiesen, 1968. 237 S. (Historische Studien, Heft 405.) – Neben Guillaume Lamormain, dem Beichtvater Kaiser Ferdinands II., gilt der aus Monschau in der Eifel stammende Adam Contzen als der einflußreichste jesuitische Hofbeichtvater seiner Zeit. In den entscheidenden Jahren 1624–1635 bestimmte er als Berater und Beichtvater des Kurfürsten Maximilians I. von Bayern wesentliche Entscheidungen in dessen «Geistlichem Rat». Vor allem seine Stellungnahme um die Führung der Liga, deren Oberbefehl er gerne in der Hand des bayerischen Kurfürsten gesehen hätte, kosteten ihm 1632 in Wien so viele Sympathien, daß letztlich nur der Ordensgeneral Vitelleschi seinen beabsichtigten Rücktritt hindern konnte, bevor ihn dann 1635 der Tod abberief.

Unter den zahlreichen Schriften des politisch Begabten und exegetisch Geschulten hat vor allem sein Werk «*Politicorum libri decem...*», das 1620 in Mainz erschien, Aufsehen erregt und in Verbindung mit seinen beiden nächstbekannten Werken, dem 1628 in Köln erschienenen Staatsroman «*Methodus doctrinae civilis, seu Abissini Regis historia*», sowie dem 1630 am gleichen Ort veröffentlichten Hofleutespiegel «*Daniel, sive de Statu, vita, virtute Aulicorum atque Magnatum*» bald eine solche Breitenwirkung erzielt, daß Contzen mit seinem Werk Anteil nahm «an dem Umdeutungsprozeß, mit dem die politische Wissenschaft des 17. Jahrhunderts geistig die Entwicklung des Absolutismus in Europa ermöglichte».

Der Erarbeitung der Staatslehre des vielseitigen Jesuiten, der in beispiellosem Einsatz seine persönliche und nicht immer bequeme Überzeugung bis

zum Lebensende unter Beweis stellte, hat Seils viel Fleiß zugewandt. Aus der bei rund 300 Bibliotheken durchgeföhrten Bestandesaufnahme zu den Werken Contzens und seiner Schüler vermag der Autor den Beweis zu erbringen, daß die Werke des Jesuiten nicht allein eine weite Verbreitung über ganz Europa gefunden hatten, sondern auch mit Vorliebe für die Erziehung des Adels, und hierbei vor allem beim Hochadel der von der österreichischen Habsburgern beherrschten Ländern, herangezogen wurden. Mangels Register ist die sonst gut gegliederte Arbeit kaum zufriedenstellend zu erschließen.

Freiburg

Werner Eichhorn

FRIEDRICH-WILHELM HENNING, *Dienste und Abgaben der Bauern im 18. Jahrhundert*. Stuttgart, Fischer, 1969. VII/183 S., 51 Abb., 29 Tab. (Quellen und Forschungen zur Agrargeschichte, Bd. XXI.) – Die Arbeit visiert die wirtschaftlichen Verhältnisse der Bauern im 18. Jahrhundert an. Sie bleibt nicht, wie ein Großteil der umfangreichen agrargeschichtlichen Literatur des 18. Jahrhunderts, bei der Erörterung der besitz- und personenrechtlichen Aspekte stecken, womit bloß die eine Seite, nämlich die bäuerliche Abhängigkeit und rechtliche Beschränkung der bäuerlichen Wirtschaft zur Darstellung gelangt. Der Verfasser zeigt die regionalen Unterschiede der bäuerlichen Lasten, wobei die Gebiete mit überwiegender Gutsherrschaft jenen ohne Gutsherrschaft gegenübergestellt werden; für die Schweiz weist er, gestützt auf L. Freivogel, auf die Lasten der baslerischen Untertanen hin. Er gibt dann ein Gesamtbild der Dienste und Lasten und behandelt den Einfluß der Leistungspflichten auf das bäuerliche Einkommen. Hier scheinen uns die besonderen Ergebnisse der Untersuchung zu liegen. Sie zeigt, wie das Agrarprodukt, das heißt die landwirtschaftliche Wertschöpfung, sich verteilte zwischen Bauer und Empfänger der bäuerlichen Leistung, wobei diese Empfänger der Landesherr, Gerichtsherr, Grundherr, die Kirche usw. waren. Diese Verteilung war für den Verbrauch und die Investitionen im Bereich der Bauernhöfe entscheidend. Neben dem Sach- und Lohnaufwand, der für die Produktion notwendig war, bestimmte – abgesehen von den Preisschwankungen – die Belastung wesentlich die wirtschaftliche Lage der Bauernfamilien. In mühsamer Kleinarbeit hat der Verfasser die Bedeutung der Dienste und Abgaben für Tausende von deutschen Bauernhöfen zusammengetragen und verarbeitet und damit ein anschauliches Bild von der wirtschaftlichen Lage und den Einkommensverhältnissen der Bauern im 18. Jahrhundert entworfen.

Innsbruck

Louis Carlen

ERNST WANGERMAN, *From Joseph II to the Jacobin Trials. Government Policy and Public Opinion in the Habsburg Dominions in the Period of the French Revolution*. Second Edition. Oxford, University Press, 1969. XII/218 p. (Oxford Historical Monographs.) – Die erste Auflage von Wangermanns Buch erschien 1959. C. A. Macartney schrieb darüber in *The English Historical Review* (Vol. LXXVI, No. 298, January 1961, p. 162–163): “... the author must be congratulated on the courage and pertinacity which have carried him through so much difficult investigation into the scattered and

often hardly accessible unpublished material on which his work is largely based.” 1966 kam im Europa-Verlag (Wien/Frankfurt/Zürich) – von Stephan Kiß besorgt – eine deutsche Übersetzung heraus. Hans Wagner widmete dem übersetzten Werk in den MIÖG (LXXVI. Bd., 1. und 2. Heft, 1968, S. 244–247) eine ausführliche und eher negative Kritik. Nach Wagner läßt die Übersetzung stellenweise zu wünschen übrig, und er sagt abschließend: «Jedenfalls ist es schade, daß diese sonst ausgezeichnete und zur Erweiterung unseres Geschichtsbildes so notwendige Arbeit in ihrer Ausgangsposition so angreifbar ist» (S. 247). – Im Vorwort der hier vorliegenden zweiten Auflage schreibt der Verfasser, es seien seit der ersten Veröffentlichung eine ganze Anzahl wichtiger Werke zu dieser Periode erschienen, und er habe versucht, von diesem neuen Material Gebrauch zu machen. Dabei erwähnt er besonders die Werke von SASHEGYI, *Zensur und Geistesfreiheit unter Joseph II.* (1958), ROZDOLSKI, *Die große Steuer- und Agrarreform Josefs II.* (1961), WANDRUSZKA, *Leopold II.* (1964/5), SILAGI, *Ungarn und der Geheime Mitarbeiterkreis Kaiser Leopolds II.* (1961) und derselbe Jakobiner in der Habsburg-Monarchie (1962).

Neuallschwil/Basel

Ernst Ziegler

SUZANNE ANDERECK, *Der Freiheitsbaum, ein Rechtssymbol im Zeitalter des Rationalismus*. Zürich, Juris Druck + Verlag, 1968. 139 S. (Rechtshistorische Arbeiten, Bd. 4.) – Symbolforschung gehört zu jenen Gebieten historischer Betrachtungsweise, in denen sich gerne Wunschträume des Forschers mit dem Gegenstand der Forschung verbinden, so daß man häufig vor der Unzahl von Vermutungen und gewagten Schlüssen Angst bekommt. Die vorliegende Arbeit über den Freiheitsbaum gehört einer andern Art an. Obwohl der Gegenstand ins Gebiet der historischen Volkskunde gehört, ist die Darstellung durch und durch juristisch. In Gliederung, Stil und Arbeitsweise spiegelt sich die juristische Schulung, so daß man zeitweilig einige Assoziationen und geistesgeschichtliche Hintergründe vermißt. Aber dennoch ist diese «juristische» klare Zusammenstellung dessen, was man über die Freiheitsbäume, ihr Aufkommen und ihre rechtliche Bedeutung weiß, sehr zu begrüßen. Wenn die Untersuchung hier als «Zusammenstellung» bezeichnet wird, so soll damit die Sachlichkeit der Art des Denkens und der Darstellung hervorgehoben werden. Ausgehend vom Rechtssymbol im allgemeinen und vom revolutionären Wahrzeichen führt uns S. Andereck die verschiedenen Funktionen des Baumes in Recht und Volksbrauch vor, um nach einer Zusammenfassung der Geschichte des Freiheitsbaumes zu dessen Deutung vorzudringen, wobei sie genau zwischen der amerikanischen und französischen Variante dieses Symbols unterscheidet.

Basel

Karl Mommsen

Occupants occupés, 1792–1815, Colloque de Bruxelles, 29 et 30 janvier 1968. Bruxelles, Institut de Sociologie, 1969. In-8°, 406 p. – La lecture de ces 406 pages nous laisse une impression d’insatisfaction. Ce n’est pas que ce gros livre n’apporte pas d’intéressantes explications, ni d’utiles suggestions pour de futures recherches.

Après l'exposé de M. Godechot, *Les variations de la politique française à l'égard des pays conquis, 1792–1815*, qui pourrait servir de schéma pour des monographies locales, quelques conférenciers exposent certains aspects de l'occupation française en Belgique (p. 43–65), dans la Principauté de Liège (p. 67–110), dans la Rhénanie (p. 121–139), dans la République batave (p. 141–154), en Suisse (p. 165–216), en Espagne (p. 221–252), en Prusse (p. 257–286), dans les Pays vendéen et chouan (p. 291–304). En annexes se trouvent deux études, l'une consacrée à la Vendée militaire (p. 323–390); l'autre, au Duché de Varsovie (p. 391–402).

Il serait prétentieux de vouloir juger chacune de ces communications. Il nous suffit d'attirer l'attention des lecteurs de la *Revue Suisse d'Histoire* sur la conférence de M. Suratteau, que M. Godechot rappelle en ces termes (p. 217): «... cette remarquable communication de M. Suratteau, qui est le grand spécialiste de la Suisse à l'époque révolutionnaire et impériale.»

L'exposé de M. Suratteau s'intitule *Occupation, occupants et occupés en Suisse de 1792 à 1814*.

Les pages 167–169 sont réservées à la bibliographie «critique», selon l'énoncé de la table des matières (p. 165), et à l'historiographie. A côté d'ouvrages intéressants, figurent des études qui n'ont manifestement pas servi à la rédaction de la conférence. Comme la plupart des titres sont bibliographiés d'une façon incomplète, et qu'ils ne sont accompagnés daucun jugement de valeur, on se demande ce que M. Suratteau entend par «bibliographie critique».

Quant à la conférence elle-même, comment approuver M. Godechot qui la juge (p. 220) un «exposé fort intéressant qui constitue pour nous une synthèse que nous sommes heureux d'avoir»? Il est impossible pour l'instant de présenter cette synthèse que l'on aimera posséder. Les monographies qui permettraient de la rédiger font encore défaut. Et M. Suratteau paraît ignorer de multiples publications récentes grâce auxquelles il aurait pu compléter et nuancer son exposé.

Ne prenons qu'un exemple. Depuis que G. Lefebvre l'a écrit, on sait que «de Bonaparte, résolu à unir la Cisalpine à la France par le Valais, vint l'impulsion décisive qui provoqua la création de la République helvétique». On lit donc avec étonnement chez M. Suratteau (p. 177): «Bonaparte avait besoin d'une liaison entre l'Italie et l'Allemagne.» Mais il s'agit peut-être d'un lapsus puisqu'on relève plus loin (p. 183): «La question du Simplon est encore plus connue et explique d'un bout à l'autre la politique de Bonaparte en Suisse par la priorité donnée par le Corse à la défense conjuguée de la France et de sa protégée italienne.»

Il aurait valu la peine de tenir compte de cette affirmation et de rechercher aussi pour le Valais les rapports qui existèrent entre occupants et occupés. Par *La chronique de Christian Massy de Grimentz (Anniviers) pour les années 1790–1840*, M. Suratteau aurait connu les réactions d'un paysan face à l'occupant. La lecture du tome I des *Mémoires historiques sur le Valais*, d'Anne-Joseph de Rivaz lui aurait appris les sentiments du monde ecclésiastique pour le régime français. La pratique des *Mémoires historiques sur l'occupation militaire du Valais par le général Turreau*, ainsi que celle de *Mes Souvenirs de Paris, 1810–1814*, de Charles-Emmanuel de Rivaz, l'aurait éloigné des

généralisations et des approximations inévitables quand on ne craint pas d'embrasser un si vaste sujet.

Il est préférable, par ailleurs, de ne pas relever les insuffisances de l'exposé de M. Suratteau dans les domaines de la résistance religieuse, de l'abolition des droits féodaux, de la perception des impôts et de la conscription militaire.

Souhaitons que les autres conférences contenues dans ce volume répondent mieux à ce que les historiens sont en droit d'attendre: l'état actuel des connaissances sur les rapports entre «occupants-occupés, 1792-1815».

Sierre

Michel Salamin

HENRI DUBIEF, *Réflexions sur quelques aspects du premier Réveil et sur le milieu où il se forma*. Paris, extr. du «Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français», juillet-septembre 1968, paginé 373-402. — Ce travail ne prétend pas apporter de faits nouveaux sur les origines du Réveil, mais «quelques réflexions touchant le milieu où il naquit et les idées qu'il propagea».

Réflexions fort intéressantes au demeurant. La première constate que le Réveil s'est développé surtout dans les patriciates urbains et dans les classes populaires, confirmant ainsi une alliance qui est «une des constantes de l'histoire du XIX^e siècle protestant» (p. 378). M. Dubief estime que ce clivage social, de type nettement contre-révolutionnaire, explique, mieux que l'individualisme religieux, le fait que le Réveil n'ait eu dans son ensemble aucune doctrine sociale.

Après avoir évoqué le cas de Jacques Grenus, jacobin converti à l'orthodoxie, l'auteur relève un autre aspect sociologique du Réveil. Cette révolution religieuse fut aussi la révolte d'une jeunesse en colère. Les étudiants qui arrivent en Faculté vers 1810-1815 ne peuvent accepter l'enseignement théologique qu'on y donne et dénoncent sa «nullité». Ce conflit de générations n'exclut pas, d'ailleurs, une «affectueuse condescendance» pour les vieux pasteurs restés fidèles à l'orthodoxie (tels Cellérier et Moulinié à Genève, Daniel Encontre en France).

La troisième «réflexion» de M. Dubief, qui est aussi la plus développée, touche aux origines maçonniques du Réveil. Beaucoup de pasteurs revivalistes ont appartenu à des loges¹, où s'opérait une parfaite symbiose entre l'illuminisme issu de Willermoz et un christianisme qui se voulait orthodoxe, mais qui s'inspirait essentiellement de Fénelon et du quiétisme. Ces «infiltrations illuministes et maçonniques» sont d'autant plus significatives que beaucoup de revivalistes n'ont découvert la doctrine des Réformateurs qu'après le coup de foudre de leur conversion. Leur évolution spirituelle ressemble en somme à l'itinéraire par lequel César Malan passa «du brouillard préromantique de Mme Guyon à la clarté préclassique de Calvin» (p. 402).

On le voit, l'étude de M. Dubief est pleine de substance. On peut y relever des jugements discutables: ainsi, je ne suis pas sûr qu'à Genève, contrairement à la France, «l'alliance des classes dirigeantes et populaires se soit faite

¹ A Genève, celle de *L'Union des cœurs* principalement. M. Dubief signale à ce propos les documents genevois du Fonds maçonnique de la Bibliothèque Nationale de Paris, documents que François Ruchon n'avait pas vus et qui ont été récemment microfilmés à l'intention des Archives d'Etat de Genève.

en faveur d'une tradition religieuse libérale» (p. 377). Mais s'il appelle quelques réserves, ce travail n'en constitue pas moins un apport original à l'interprétation d'un mouvement religieux dont l'influence se fait encore sentir aujourd'hui.

Genève

Jean-Daniel Candaux

JEAN DIMAKIS, *La guerre de l'indépendance grecque vue par la presse française (période de 1821 à 1824). Contribution à l'étude de l'opinion publique et du mouvement philhellénique en France*. Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1968. In-8°, 322 p. – Etudier les informations et les articles d'opinion relatifs à la première partie de l'insurrection grecque, de 1821 à 1824, tel est le but de ce travail. Les analyses historiques et les textes littéraires ont été laissés de côté, de même que le philhellénisme et la conception que l'on se faisait de la Grèce nouvelle et de l'empire ottoman, toutes choses qui formeront la matière d'un ouvrage ultérieur. La presse française, c'est essentiellement celle de Paris: les journaux de province n'en sont souvent qu'un reflet, ou alors de simples feuilles d'avis et d'annonces, parfois difficilement consultables à cause des lacunes des bibliothèques.

Consciente et précise, l'étude aurait gagné, pour le lecteur de langue française tout au moins, à être allégée: la bibliographie sur la Restauration, la liste de journaux, les banalités sur la politique intérieure française n'apportent rien; on aurait préféré un exposé plus fouillé et mieux documenté sur la politique de la France à l'égard de la Grèce. L'auteur aurait également gagné à être plus rapide et concis: suivre les polémiques de presse dans tous leurs méandres devient vite lassant.

Ces réserves faites, il faut souligner l'intérêt d'un tel travail pour l'historien. Les pages les plus originales sont peut-être celles où l'auteur analyse le cheminement des informations à partir des correspondants (généralement des commerçants, car il n'y a pas encore d'envoyés spéciaux), les délais de leur transmission, les «relais», la naissance et la diffusion des fausses nouvelles, souvent pour favoriser quelque spéculation boursière. L'origine sociale de la plupart des correspondants donne une coloration particulière à l'information: hostile aux militaires et favorable au pouvoir civil. De la sympathie des libéraux à la réserve, voire même à l'hostilité des légitimistes, tel est l'éventail qu'offre la presse française. Bornons-nous à mentionner la position originale d'un Henri de Bonald, favorable aux Grecs parce qu'il se refuse à discerner une quelconque légitimité dans l'Etat légal des Turcs, qui se prononce contre l'indépendance mais pour une occupation anglo-russe du pays, avec émigration en Corse et en Provence pour le plus grand profit de la marine et du commerce français.

Genève

Marc Vuilleumier

Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique (sciences sociales), Paris 16-18 novembre 1964. *La Première Internationale. L'institution, l'implantation, le rayonnement*. Paris, éd. du CNRS, 1968. In-8°, 495 p. – Il ne saurait être question, dans ce bref compte rendu, de suivre pas à pas la démarche individuelle de chacun des 27 rapporteurs et

auteurs de communications présents à Paris pour cette commémoration érudite de la Première Internationale, bien que ce qui nous est présenté dans ce volume soit davantage une série d'exposés unilatéraux qu'un véritable colloque. En effet, malgré la présence d'historiens venus d'horizons politiques et culturels très divers, une authentique confrontation ne s'est point instaurée entre les participants, ou du moins les comptes rendus n'en laissent presque rien voir.

Le mérite du colloque de Paris fut de vouloir sortir des sentiers battus et d'aborder la Première Internationale par la base, en mettant l'accent sur son implantation locale. Cela comportait aussi des inconvénients, l'A.I.T. ayant été une sorte de conglomérat, difficile à réduire à un dénominateur commun dès que sont écartées les questions idéologiques et d'organisation. Tant que l'on reste au niveau du Conseil général de l'Association, ou de ses congrès, ou de ses chefs de file, il existe une histoire de l'Internationale, mais au fur et à mesure que l'on quitte ces sommets, elle se décompose et diverge. L'Internationale, envisagée par la base, constitue-t-elle un cadre adéquat pour l'étude de sa propre histoire ? La question se pose. Ses multiples composantes se sont groupées pour l'essentiel autour d'un mythe : l'Internationale telle qu'elle fut imaginée par ses adversaires et par ses partisans, cette Internationale fictive aux ressources illimitées et aux ramifications tentaculaires, eut plus d'impact que l'autre. On peut dès lors se demander si la tendance, dans l'étude de l'A.I.T., de s'évader du cadre idéologique, ne lui fait pas perdre une grande partie de sa réalité. Puisque l'Internationale «idéale» a primé l'Internationale «concrète», puisque son rayonnement a été sans commune mesure avec son implantation, elle ne peut être saisie dans sa *totalité* et sa *diversité* que dans ce contexte subjectif.

Pour ces raisons, la recherche d'une «définition» universelle du militant de l'Internationale reste vaine. Les diverses situations locales ou professionnelles sont difficilement réductibles les unes aux autres. A cet égard, le très riche rapport de J. Rougerie sur «les sections françaises de l'Association Internationale des Travailleurs» (p. 93–127), parce qu'il allait au-delà des généralisations traditionnelles, n'était pas sans causer un certain embarras à l'auteur du rapport de synthèse (p. 474). C'est probablement vers une typologie ouverte, basée sur la région, plutôt que vers une réduction à l'échelon international, que l'on s'orientera.

Sur le continent européen, l'élan du mouvement ouvrier a été particulièrement puissant en 1868–1869, années au cours desquelles l'Internationale s'est déployée en France, en Allemagne, en Belgique, en Suisse. Le fait a été mis en évidence par les rapporteurs mais sans que soit mis en lumière la corrélation entre la conjoncture internationale et l'intensification soudaine de la lutte de classe à ce moment. Comme le soulignait Jean Dhondt dans son rapport de synthèse, la réalité économique a malheureusement été négligée dans ce colloque.

Citons pour finir les «questions à résoudre» définies au cours de la dernière séance de travail du colloque : «il faudrait multiplier les études sur les sections et sur les militants, notamment sur les militants moyens, les meneurs de grèves, les responsables de groupes. Une étude sociologique du militant internationaliste serait souhaitable». Il importeraient encore «de se demander dans quelle mesure l'expérience de la base a eu de l'influence sur le sommet ?

Il faudrait se poser la question de savoir dans quelle mesure l'A.I.T. était internationale» (p. 486).

Genève

L. Mysyrowicz

ODIE B. FAULK, *Land of many Frontiers. A History of the American Southwest.* New York, Oxford University Press, 1968. X/358 p. – Nirgends gebärdet sich Amerika amerikanischer als in der Supermetropole Los Angeles oder in den Erdölgebieten von Texas, nirgends ist es fremdartiger als in den kaktusbestandenen Wüstengebieten von Arizona oder in den vorwiegend spanischsprechenden kleinen Siedlungen von New Mexico, kein Gebiet Amerikas aber auch ist unbekannter als der Südwesten, wo sich alle diese Gegensätze treffen: eine kurzgefaßte Geschichte des Südwestens ist unseres Interesses gewiß.

Es ist ein «land of many frontiers» in jeder Hinsicht: Geographisch-klimatisch reicht es von den sonnenwarmen Küsten des Pazifik zur trostlosen Öde der Mohave-Wüste und über das alpine Klima der Rocky Mountains wieder hinunter in die warme Feuchte am Golf von Mexiko; historisch-politisch entwickelt es sich von der losen Herrschaft der Indianer zur spanischen Besiedlung und zur kurzlebigen mexikanischen Suprematie, von der unabhängigen Republik Texas zum Aufgehen im Staatenverband der USA. Auch ökonomisch eine ständige Eroberung neuer Welten: Von der Jäger- und Sammlerwirtschaft nomadisierender Indianer zur extensiven Viehzucht der Spanier und später der Amerikaner. Von der fieberhaften Suche nach Gold und Silber, welche Anlaß gab zur ersten Erforschung des Landes, zum industriell betriebenen Bergbau und zur Entdeckung des Erdöls. Die längste Frontier in der Geschichte der USA: Von spanischen Missionaren erforscht, noch lange bevor Plymouth oder Jamestown standen, aber langsam in der Entwicklung, Arizona und New Mexico waren, außer Alaska, die letzten Festlandterritorien, die zu Gliedstaaten der Union wurden (1912).

Dieser langen Geschichte und dieser Mannigfaltigkeit sucht Faulk auf 300 Seiten gerecht zu werden. Im Klappentext wird der Autor als Sohn des Südwestens vorgestellt. Vielleicht liegt darin der Grund für eine gewisse Schwäche des Buches; es bringt eine Flut präziser Information, läßt aber die großen Entwicklungslinien, die der Leser einer «general history» erwartet, vermissen. Fundamentale Faktoren in der Geschichte des Landes, wie etwa die ungeheure Weite und die extreme Trockenheit der Sonora oder Chihuahua Desert sind dem Autor zu selbstverständlich geworden, um ausführlich dargelegt zu werden. Während einige Kapitel (zum Beispiel über die texanische Revolution) tiefere Einsichten vermitteln, bleiben andere (zum Beispiel über die verschiedenen Wirtschaftsverfassungen) in der Anhäufung von Fakten und deshalb im Oberflächlichen stecken. Alles in allem ein nützliches Buch, um sich über Daten und Begebenheiten des heute noch «wilden» amerikanischen Südwestens zu orientieren.

Altnau

Bruno Fritzsche

MARGARET LAW CALLCOTT, *The Negro in Maryland Politics 1870–1912.* Baltimore, Hopkins Press, 1969. XV/199 p., tab., fig. (The Johns Hopkins

University Studies in Historical and Political Science, eighty-seventh Series [1969] 1.) – Die vorliegende Arbeit untersucht die politische Situation und das Wählerverhalten der Neger in der Post-Reconstruction-Periode in Maryland, wo – im Gegensatz zu den übrigen Südstaaten – die Versuche zur Aufhebung des Negerwahlrechtes scheiterten, obwohl sich auch hier die soziale und wirtschaftliche Lage der Neger nicht von der allgemein im Süden vorherrschenden unterschied. Die politische Ausnahmesituation ist zum großen Teil auf den Umstand zurückzuführen, daß sich hier die negerfreundliche Republikanische Partei, und damit ein Zwei-Parteien-System, halten konnte. Das politische Verhalten der Neger in der Zeit nach der Aufhebung der Sklaverei kann im Falle Marylands also über eine längere Periode genau untersucht werden, wobei sich interessante Unterschiede zum heutigen politischen Verhaltensmuster der Afro-Amerikaner ergeben. Die Verfasserin bearbeitet ihr Thema unter politikwissenschaftlichen wie historischen Fragestellungen; detaillierte Wahlstatistiken und eine kommentierte Bibliographie ergänzen die aufschlußreiche Untersuchung.

Dübendorf

Hans Werner Tobler

VLADIMIR CLAIN-STEFANELLI, *History of the National Numismatic Collections*. Washington, U.S. Goverment Printing Office, [1969]. 108 p., ill. – Den öffentlichen historischen Sammlungen ist die Aufgabe überbunden, Spiegel kulturgeschichtlicher Erscheinungen zu sein. Inzwischen sind die meisten großen Museen durch ehrwürdiges Altern selbst zu geschichtlichen Tatbeständen geworden, in deren Gründung und Ausgestaltung sich die Wandlungen ihrer Zielsetzung, Methodik und wissenschaftlichen Betrachtungsweise als Teilgebiet wissenschaftsgeschichtlicher Forschung erfassen lassen.

Dem Leiter der Numismatischen Abteilung des Smithsonian Institute (Washington, USA), Dr. V. Clain-Stefanelli, verdanken wir eine gründliche Arbeit über die Entstehung und den Aufbau der Münzsammlungen dieser vielseitigen Forschungsstätte. Die Anfänge der Sammlungen gehen in das frühe 19. Jahrhundert zurück, als öffentliche und private museale Institutionen ihre Münzschatze anhäuften oder im Stil der Kuriositätenkabinette der Öffentlichkeit zur Schau stellten. Mit der Gründung des Smithsonian im Jahre 1846 fanden sie eine zentrale Aufbewahrung. Damit begann eine wechselvolle, aber systematische Sammeltätigkeit, den klaren Willen bekundend, den großen europäischen Kabinetten ein gleichwertiges amerikanisches Institut zur Seite zu stellen, das sich nicht nur der nationalen Münz- und Geldgeschichte verpflichtet fühlt, sondern einen universellen Aspekt der Numismatik bieten möchte. Imposant ist die Geschichte der Ausstellungen, insbesondere der Wechselausstellungen, gleichermaßen anspruchsvoll in der Thematik wie durch die numismatischen Kostbarkeiten. Dem Problem der Aufbewahrung schenkt der Verfasser ebenso seine Aufmerksamkeit wie den technischen Materialprüfungen. Ein reich dokumentierter Anhang über Art und Charakter der größeren Akquisitionen des Museums ergänzen die nützliche Studie, bei der einzige die Präsentation der Abbildungen nicht voll zu befriedigen vermag.

Schiers

Gerhard R. Hochuli

HEINRICH BUTTE, *Geschichte Dresdens bis zur Reformationszeit*. Aus dem Nachl. hg. von HERBERT WOLF. Köln, Graz, Böhlau, 1967. XII, 309 S. Taf., Kart. (Mitteldeutsche Forschungen, Bd. 54). – Seit der im Jahr 1900 erschienenen «Geschichte der Stadt Dresden» von Otto Richter, die jedoch unvollendet geblieben ist, hat die sächsische Metropole keine umfassende historische Darstellung mehr erfahren. Auch das vorliegende Werk aus der Feder des 1963 verstorbenen langjährigen Dresdner Archivars Heinrich Butte, das Herbert Wolf aus dem Nachlaß herausgegeben hat, reicht leider nur bis 1553, dem Todesjahr des Kurfürsten Moritz von Sachsen. Butte gibt zunächst einen Überblick über die Vor- und Frühgeschichte des Dresdner Raumes und über die Anfänge der ostdeutschen Kolonisation mit der Gründung und dem Ausbau der Mark Meißen. Dieser Abschnitt muß als der schwächste Teil der im übrigen sehr ausgewogenen und flüssig geschriebenen Darstellung angesprochen werden, da der Verfasser sich hier auf veraltete Literatur stützt. Die Anfänge der Stadt unter den Wettinern im 12. Jahrhundert, ihr Aufstieg zur Residenz der Markgrafen im 13. Jahrhundert und ihre wachsende Bedeutung im Rahmen der Landesverteidigung und als verkehrspolitischer Brennpunkt erfahren dagegen eine genaue und ausführliche Würdigung. Dasselbe trifft für die Abschnitte über die Entwicklung der Stadtverfassung, des Wirtschaftslebens und der Bevölkerung vom 13. bis 15. Jahrhundert zu. Der größte Teil des Buches (S. 121–285) ist der Geschichte Dresdens als Residenz der albertinischen Linie des sächsischen Hauses seit 1485 gewidmet. Im Vordergrund der Darstellung steht hier die Tätigkeit der Herzöge Georg, der in der Reformationszeit katholisch blieb, und Moritz, unter dem Dresden kurfürstliche Hauptstadt wurde. Der glänzende Aufschwung und besonders der städtebauliche Ausbau, den Dresden unter diesen beiden Herrschern erfuhr, werden eingehend behandelt.

Da der Verfasser die nach 1945 erschienene Literatur nicht mehr berücksichtigt hat, tat der Herausgeber gut daran, die seitherige Forschung in einem Anhang zu resümieren, wenn dabei auch manche Wünsche offenbleiben (zum Beispiel für die Hussitenzeit). Leider wurden in dem Bestreben, das Manuskript unangetastet zu lassen, auch die Anmerkungen von einer Überarbeitung offenbar ausgenommen. So erscheinen Archiv- und Literaturbelege willkürlich einmal im Text, dann wieder in eigenen Anmerkungen. Viele Titel sind unvollständig zitiert und auch nicht durch ein eigenes Literaturverzeichnis erschlossen. Auch ein Register fehlt. Zahlreiche Abbildungen und Pläne ergänzen den Text sehr anschaulich. Abschließend sei die Hoffnung zum Ausdruck gebracht, daß die besonders wichtige und interessante nachreformatorische Geschichte Dresdens bald ebenfalls eine wissenschaftlich fundierte Darstellung finden möge.

Konstanz

Peter Eitel

ANTONIA E. HARTER-BÖHM, *Zur Musikgeschichte der Stadt Freiburg im Breisgau um 1500*. Freiburg i.Br., Wagner'sche Universitätsbuchhandlung, 1968. 117 S., Abb. (Veröffentlichungen aus dem Archiv der Stadt Freiburg i.Br., 10.) – Antonia E. Harter hat das vorliegende Werk 1952 der Philosophischen Fakultät der Universität Freiburg i.Br. als Dissertation vorgelegt. Das verarbeitete Material ist wegen seiner amtlichen Herkunft eher trocken.

Trotzdem verstand es die Verfasserin, dieser auf umfassenden Archivstudien beruhenden Arbeit eine ansprechende Gestalt zu geben. In fünf Kapiteln berichtet sie über die Pflichten und Rechte der Turmbläser und Spielleute, die Stellung der Meistersinger im bürgerlichen Musikleben, die Pflege der Musik in Schule und Kirche, die Auswahl und Aufgaben der Organisten und den Orgelbau im Münster sowie die Beeinflussung des städtischen Musiklebens durch die Universität.

Obwohl ausschließlich mit Freiburger Quellen belegt, lassen sich doch auch Parallelen zur musikgeschichtlichen Entwicklung schweizerischer Städte ziehen. Vielleicht gibt dieses Werk den Anstoß zur Erforschung unseres Musiklebens.

Basel

Max Ziegler

OTTO BORST, *Alte Städte in Württemberg*. München, Prestel, 1968, 434 S., Abb., 1 Faltkarte. – Mit seinem handlichen und durch zahlreiche historische Städteansichten geschmückten Bändchen hat der Autor ein liebenswertes Stück württembergischer Landesgeschichte vorgelegt. Unter weitgehender Ausklammerung der oberschwäbischen und der dem Schwarzwald zugewandten Städte durchschreitet seine Darstellung von Norden nach Süden das heutige Württemberg.

Von Bad Mergentheim im Norden bis Ehingen im Süden geht die Schilderung über eine reine gefällige Stadtbeschreibung hinaus und schließt jeweils die umliegende Landschaft harmonisch in die Betrachtung ein. Aus diesem Grunde erübrigt sich auch, die in der Inhaltsangabe genannten Städte des Herzogtums Württemberg, die wie Oasen über das Land gestreuten Reichsstädte oder die Städte der geistlichen Gebiete einzeln anzuführen, denn die Landschaftsbeschreibung bleibt nicht an einer starren Auswahl von Orten hängen.

Vor allem das persönliche Einfühlungsvermögen in Kultur und Gläubigkeit des süddeutschen Raumes, das dem schwäbisch-fränkischen Erbe Borsts zu danken ist, schenkt dem Bändchen eine erstaunliche Frische. So stellt sich der Band über ein Geschichtsbuch oder einen Reiseführer, der nur schnell greifbare Hinweise liefern will. Es bietet für jeden, der den Raum zwischen Weil der Stadt und Ellwangen als Heimat schätzt oder in ihm Stunden der Muße verbringen will, Anregung zur Besinnung und Verständnis des in wechselvoller Vergangenheit Gewordenen. Das Bändchen ist durch ein Orts- und Namenregister sowie durch eine farbige Faltkarte erschlossen.

Freiburg i. Ü.

Werner Eichhorn

ERICH MASCHKE, *Universität Jena*. Köln, Graz, Böhlau, 1969. 128 S., 14 Abb. (Mitteldeutsche Hochschulen, hg. vom Mitteldeutschen Kulturrat Bonn, Bd. 6.) – Diese kleine Geschichte der Universität Jena bietet einen Überblick über die geistige und organisatorische Struktur der thüringischen Landesuniversität. Mehr als in den üblichen Darstellungen der Universitätsgeschichte werden neben den positiven Seiten des Universitätslebens auch die negativen Erscheinungen behandelt, wodurch das in fünf Abschnitte gegliederte Buch ein plastisches Bild vom Leben, den Leistungen und auch den

Mißerfolgen in der Salana gibt. Die 1558 unter Herzog Johann Friedrich zur Universität erhobene Jenaer Akademie hat neben den Studenten aus den ernestinischen Landen und anderen protestantischen Gebieten Deutschlands immer wieder zahlreiche Studenten aus Ostmitteleuropa angezogen. Die wirtschaftliche Grundausstattung der Universität war schmal; dadurch war sie sehr auf die Nutritoren der ernestinischen Teillinien angewiesen. Andererseits aber kam die Rivalität der Nutritoren untereinander der Unabhängigkeit der Universität zugute. So war Jena, insbesondere in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts, unter den deutschen Universitäten jene mit der größten geistigen Freiheit. In den Mittelpunkt des Buches stellt der Verfasser die geistige Blütezeit Jenas in den Jahren um 1800, als die Universität in engster Verbindung mit dem Weimar der Klassik stand, als hier Schelling, Fichte und Hegel die Gedanken der idealistischen Philosophie entwickelten, als die Romantik für einige Zeit an der Saale ihren Hauptort fand. Mitentscheidend für den Ausbau und Charakter der modernen Universität Jena wurde die seit 1889 einsetzende Förderung seitens der Carl-Zeiss-Stiftung, die über die naturwissenschaftlichen Disziplinen hinaus auf alle Fakultäten ausgedehnt wurde. Maschke hat es verstanden, mit einem Blick auf die heutigen Universitätsfragen, die Entwicklung in Jena lebendig werden zu lassen. Darstellungen solcher Art über die Universitäten der anderen deutschsprachigen Gebiete wären für alle an der Geschichte der Universitäten Interessierten und an der Universitätsreform Beteiligten eine wertvolle Hilfe.

Paris

Jürgen Voss

HELENE TOMPERT, *Lebensformen und Denkweisen der akademischen Welt Heidelbergs im Wilhelminischen Zeitalter vornehmlich im Spiegel zeitgenössischer Selbstzeugnisse*. Lübeck und Hamburg, Matthiesen, 1969. 139 S. (Historische Studien, Heft 411.) – Herkömmliche Universitätsgeschichten schildern die Entwicklung einer Hochschule gewöhnlich, wie sie sich von amtlichen Akten, von Sitzungsprotokollen, Briefwechseln und vielleicht noch von Pressestimmen her darbietet. Dabei rückt fast zwangsläufig das «äußere» Geschehen mit Neubauten, Berufungsfragen etc. in den Vordergrund. Helene Tompert dagegen möchte das «innere» Leben der Ruperto-Carola von 1885 bis 1914 erfassen. So berichtet sie von der Zahl der Studenten, von ihrer geographischen und sozialen Herkunft, ihrer ökonomischen Situation (zum Beispiel von der ungefähren Höhe des Betrages, den ihnen die Eltern monatlich zur Verfügung stellten), von den Korporationen und anderen Vereinigungen sowie in aller Kürze auch vom Lehrbetrieb. Hier sind ihre Angaben freilich recht allgemein gehalten und nennen beispielsweise keine Erfolgs- oder Misserfolgsquoten für die Examina.

Breiter als der studentische Lebenskreis wird jener der Dozenten dargestellt, ihr Einkommen und ihre Lebenshaltung, ihre Repräsentationspflichten und ihr Standesbewußtsein, ihre Einstellung zur Politik, ferner die Freundeskreise und Zirkel, in denen sie verkehrten. Allerdings bleiben diese Auskünfte ebenfalls öfters unverbindlich, und der Text sinkt stellenweise fast ab zum blassen Katalog der Koryphäen, die in Heidelberg gewirkt haben, ohne daß man etwa Genaueres darüber erfährt, ob die drittälteste Universität Deutschlands in Berufungsfällen mehr oder weniger Anziehungskraft ausübte als andere Hochschulen.

Alles in allem entwirft Helene Tompert ein buntes, ansprechendes Bild vom Leben und Treiben im gutbürgerlichen akademischen Milieu Heidelberg um die letzte Jahrhundertwende. Es wirkt aber eher als eine Skizze, die sich auf die Grundzüge beschränkt und für das Detail eher wenig präzise Angaben liefert. Das geht vor allem zurück auf die nicht ganz einleuchtende Beschränkung, die sich die Autorin bei der Benutzung der Quellen auferlegt hat. Sie stützt sich nämlich fast ausschließlich auf gedrucktes autobiographisches Material, und zwar vornehmlich auf solches aus Professorenkreisen. Deshalb kommt die studentische Sicht öfters zu kurz, ebenso jene des Mittelbaus. Im ganzen ist jedoch eine anregende Studie entstanden; sicher böte es einen guten Ertrag, wenn man auch schweizerische Universitäten auf ähnliche Weise untersuchte.

Bern

Beat Junker

Die akademischen Lehrer der Universität Hohenheim (Landwirtschaftliche Hochschule) 1818–1968. Bearb. von ERNST KLEIN. Stuttgart, Kohlhammer, 1968. 160 S. (Veröffentlichungen der Kommission für geschichtliche Landeskunde in Baden-Württemberg, Reihe B, Forschungen, 45. Band.)

150 Jahre Universität Hohenheim. Vorträge, Ansprachen, Glückwünsche und Ehrungen bei der Jubiläumsfeier. 19. bis 21. Juni 1968. Stuttgart, Verlag Eugen Ullmer, 1968. 179 S. (Hohenheimer Reden und Abhandlungen Nr. 24.) – Zum Jubiläum von Hohenheim (vgl. SZG 18, 1968, 576) sind zwei weitere Publikationen erschienen. Die erste ist ein sorgfältig erstelltes Personalverzeichnis; zu jedem Dozent werden Lebens- und Berufsdaten, die wichtigsten Werke und die biographische Literatur angegeben. Unter den ganz wenigen Schweizern treffen wir Ernst Ludwig Heitz aus Basel (1839–1909) als Ordinarius für Volkswirtschaftslehre an. Auch die mit Basel verbundenen Nationalökonomen von Miaskowski und B. Harms sind Professoren in Hohenheim gewesen. – Eine Beurteilung der Dozenten und ihrer Leistungen findet sich in der Einleitung: «Der Hohenheimer Lehrkörper in seiner geschichtlichen Entwicklung.»

Nach dem Vorbild anderer Universitätsjubiläen sind auch alle Vorträge, Reden und Gratulationen der dreitägigen Feier gedruckt worden. An ihnen mag man dereinst den zeremoniösen Tenor bundesrepublikanischer akademischer Festreden in den sechziger Jahren des 20. Jahrhunderts studieren.

Basel

Andreas Staehelin

LOUISE WEISS, *Mémoires d'une Européenne.* Tome I, 1893–1919. Paris, Payot, 1968. In-8°, 316 p. – La ferveur répandue autour de la SDN modifia légèrement le profil de la haute société parisienne; pendant une décennie à peu près, on y fut «européen», quoique d'une manière éminemment française, et «socialisant» comme peuvent l'être les nantis; on y causait esthétique et désarmement tandis qu'à Genève de pathétiques discours tenaient lieu d'événements internationaux... Louise Weiss, à la tête de l'*Europe Nouvelle*, sut, avec un insuperable talent, prodiguer à ces «Européens» les potins, la mystique, les informations et commentaires qui alimenteraient les conversations. Le premier tome de ces *Mémoires* nous conduit jusqu'au seuil de la

carrière de cette journaliste hors classe, jusqu'à la naissance de l'Europe de Versailles.

En trois cents pages qui voient les anecdotes défiler à un rythme endiablé, et en un style sans cesse pétillant – encore que trop invariablement spirituel peut-être –, Louise Weiss évoque sa jeunesse de grande bourgeoise républiqueaine. Sa famille, de souche alsacienne, appartient au personnel dirigeant du régime et professe une sévère morale, laïque et non-confessionnelle. L'auteur nous donne une savoureuse galerie de portraits de son entourage. Louise Weiss eut le privilège, ambigu dans son milieu social, de poursuivre ses études jusqu'à l'agrégation. Le père aurait préféré voir sa fille se marier convenablement, allant jusqu'à lui imposer un stage dans une fabuleuse «Ecole ménagère de la Grande-Duchesse Louise de Bade»! Une fois agrégée, elle refuse le poste, furieusement convoité par ses pauvres condisciples, mais minable à ses yeux, que lui offrait l'Université dans un Lycée de province. Que faire? A quelle cause se vouer? La guerre, qui éclate alors, lui fournit l'occasion d'*agir* en échappant à la tutelle paternelle et d'exercer son premier apostolat. La maison de campagne familiale abrite d'abord des réfugiés, puis des éclopés du front; infirmière bénévole livrée à elle-même, la jeune intellectuelle réussit admirablement à faire marcher cette clinique improvisée.

1918, Louise Weiss fait deux rencontres décisives: Milan Stefanik, champion, auprès des Alliés d'un, Etat indépendant groupant Tchèques d'Autriche, Slovaques et Ruthènes de Hongrie, dont elle s'éprend platoniquement mais non sans épouser la cause; et Hyacinthe Philouze, publiciste à la moralité douteuse, qui sera le premier directeur de l'*Europe Nouvelle* jusqu'au jour où Louise Weiss, ayant appris à ses côtés les ficelles du métier, décidera de tenir seule les rênes du grand hebdomadaire.

Genève

L. Mysyrowicz

W. SCHAUFELBERGER, *Geheimhaltung, Täuschung und Tarnung am Beispiel der deutschen Ardennenoffensive 1944*. Zürich, Beer, 1969. 61 S., Kart. (CLX. Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft (Artillerie-Kollegium in Zürich) auf das Jahr 1969.) – Der Autor verfolgt in der vorliegenden Studie den Zweck, «an einem konkreten operativen Beispiel aus der Endphase des Zweiten Weltkriegs die Technik des Gegennachrichtendienstes herauszuarbeiten». Sehr geschickt wird anhand eines umfangreichen, bisher weiten Kreisen nur sehr schwer zugänglichen Dokumentationsmaterials gezeigt, wie aktuell die Bestimmungen über Geheimhaltung und Täuschung sind. In bezug auf möglichst große Einschränkung des Mitwisserkreises, absolute Minimierung der schriftlichen Befehlsgebung oder Funktäuschung hat sich bei der heutigen Kriegsführung praktisch nichts geändert. Immer wieder fallen die mit deutscher Gründlichkeit bis in kleinste Details ausgearbeiteten Direktiven auf, wo insbesondere bei der Tarnung nichts unbeachtet bleibt, von der Verwendung erbeuteter alliierter Fahrzeuge bis zur Geräuschkulisse mit Fremdsprachenkommandos.

Basel

Urs Schöttli